

# RÉFLECS D'UN GNIAFF...

## Salade russe

Hourrah, les Français! La prédiction de l'Ogre de Corse, se rongant les ongles sur le rocher de Saint-Hélène est accomplie: «*Dans cinquante ans, la France sera républicaine ou cosaque!*».

Républicaine? Si on donne au mot le sens ancien: «*République, chose commune, chose de tous*», elle ne l'est foutre pas, la France! Cosaque? Oui, - oh ça, y a pas d'erreur: elle l'est comme on ne peut pas pire.

Depuis quelques semaines, à jet continu, les quotidiens farcissent leurs pissotières de racontars espantouillants sur les fêtes de Moscou. Et c'est une pâmoison de tout le crétinisme français. On ne perçoit qu'un regret chez les andouilles bourgeoises: c'est que le tzar ne soit pas leur président de république.

Un tanneur à la manque, dont le beau-père ne s'est évité le voyage de la Nouvelle qu'en s'esbignant en Espagne, - ça manque de prestige!

Parlez-moi de Nicolas. Voilà un bougre décoratif: c'est pas le premier venu. Il a des ancêtres!

Dans le tas généalogique, il compte un barbare respectable qui, lorsqu'il voulait carotter quelque chose, n'opérait pas en sourdine, comme papa Belluot: que non pas! Il disait: «*Je veux, je prends!*». Et le pauvre type qui aurait lâché une observation eut passé un sale quart d'heure. Comme monstre, cet ancêtre était réussi! Il aimait lâcher des ours sur le populo attroupe aux places de Moscou; en guise de passe-temps il violait des jeunes filles sous les yeux de père et mère; un divertissement qu'il gobait fort aussi, était de faire griller les types dont la tête ne lui revenait pas, - et il assistait à leur supplice, tisonnant le feu, du bout de son bâton ferré.

Ce monstre, honoré par l'histoire sous le nom d'Ivan le Terrible, n'a été à peu près juste qu'une seule fois dans sa garce de vie:

Ce jour-là, l'évêque métropolitain de Moscou, aplati devant le despote, lui expliquait qu'il était le maître de tout, l'égal de Dieu... «*Je le sais!*», répliqua le tzar, à qui cette justification de sa puissance déplaisait, parce que c'était la discuter, et il ajouta: «*A preuve que je suis le maître, c'est que je vais'te faire manger par mes chiens*».

Et il ordonna la chose! Le raticchon fut étripé vivant par des cabots sanguinaires, - moins que leur maître pourtant.

C'est là le seul acte, s'inspirant un tantinet de l'idée de justice, qu'ait accompli Ivan, au cours de son atroce règne. Évidemment, le larbin qui venait exalter la folie royale de ce tigre humain méritait de crever, victime de sa platitude.

Si le tzar actuel est de mœurs plus dégrossies qu'Ivan le Terrible, - comme lui, il sait, qu'il est le maître.

Le jour du sacre, dans l'église où la farce s'est accomplie, il a empoigné sa couronne à pleines pattes et, sans demander la permission à personne, il se l'est fourrée sur la tête. En opérant ainsi, il est resté dans la tradition, - l'évêque de Moscou n'a pas à lui seriner qu'il est le maître.

Le voilà l'égal de Dieu!

Dans les boîtes à curés de Russie, désormais, on adorera l'empereur, on se prosterna devant sa fiole, au même titre que devant la trompette de Jésus ou du Père des Mouches. Le tzar est le dieu vivant!

Et tout de suite, le voici qu'il apparaît affublé des attraits divins: il est couronné, - couronné de quelques milliers de cadavres. Ça lui va très bien, nom de dieu!

En cette posture, il fait le poil à bien des fléaux: ils sont rares les cataclysmes qui, en si peu de temps, - en un clin d'œil, aient fait une si considérable consommation de vies humaines.

Nos bons opportunards ont jérémié ferme sur les quelques têtes que Behanzin s'amusait à faire couper, - c'était de la gnognotte, comparé aux fêtes de Moscou!

Les quotidiens ont narré l'horreur: pour corser les fêtes on avait promis des distributions gratuites de croustille. Oh mais, ce n'était pas une concurrence aux noces de Gamache qu'on avait en vue. Foutre non! Ça devait se borner à une distribution de rondelles de saucisson et de quelques noisettes, - le tout arrosé de bibine.

Pour participer à ce maigre gueuleton, une foulitude de 5 ou 600.000 pauvres bougres s'était amenée de tous les diables.

Afin de ne pas rater l'aubaine, les malheureux, arrivés de la veille, avaient poiroté toute la nuit, entassés et empilés dans une vaste plaine, sans aucun abri, et, moitié gelés, ils se réchauffaient, coussi-coussa, à de grands feux allumés par quelques marioles.

Voilà qui donne une triste idée du bien-être qui règne en Russie!

Il faut vraiment que le populo soit déshabitué de bouffer tous les jours pour qu'une telle nuée de purotins sorte, on ne sait d'où! Quoi de plus triste que de voir un demi-million de types coucher à la belle étoile, par un frio gentillet, - pour hériter de quoi? De quelques rondelles de saucisson!

Ça dénote une mistoufle carabinée. Comment en serait-il autrement?

Les quotidiens nous ont rasé avec de mirifiques compte-rendus des fêtes impériales: les millions sont gaspillés à plaisir par toute la chameaucratie russe.

Ces folies ne sont possibles qu'à condition que le populo soit saigné à blanc.

C'est ce qui a lieu!

Aussi, quand les moujiks ont appris qu'ils pourraient bouffer au grand œil, un jour, à Moscou, - des quatre coins de l'horizon ils se sont mis en route. N'ayant pas de pitance à la maison, ils ne perdaient rien à se fiche sur le trimard.

De ces pauvres gas, il en est venu qui s'étaient appuyés une trotte de 50 et 100 kilomètres!

Et les malheureux ne marchaient pas seuls: ils trimbalaien la marmaille à leurs trousses. Toute la smala s'était mise en route avec eux: vieillards, femmes et gosses!

L'espoir de manger, - de manger à leur faim, une fois dans leur vie, - les aurait fait aller au bout du monde!

Comment est arrivé le désastre?

C'est difficile à savoir.

Il paraît qu'à un moment, les paysans, qui étaient campés dans la plaine, ont cru qu'on allait commencer la distribution de croustille par les ouvriers de Moscou.

Crainte qu'il ne reste rien pour eux, ils se sont rués avec plus de furie que les bandes de loups affamés qui trottent dans leurs steppes.

Ils se sont rués sur les baraquements où devait se faire la distribution, ça a été un écrabouillage monstre! Toute leur humaine a disparu de la caboche des moujiks; seule est restée la bête affamée, ne connaissant plus personne, les crocs aiguisés, les griffes prêtes à étrangler le voisin, l'ami, le frère, - au petit bonheur!

Les larbins du tzar, chargés de distribuer les paquets de boustifaille ont trouvé rigolo l'atroce spectacle de ce déchaînement d'affamés. Au lieu de chercher à calmer la furie de la foultitude, ils ont augmenté le grabuge en lançant, à toute volée, les paquets de victuailles dans les tas humains.

Nous connaissons tous les batailles de gosses, aux portes des églises, les jours de baptême, quand l'imbécile parrain fait pleuvoir les dragées. La marmaille se gourme ferme; les gnons et les marrons pleuvent dru, - plus d'un trinque salement.

Imaginez ce tableau répugnant, formidablement agrandi, - avec des hommes pour acteurs, - poussés au cul par une cohue de cinq cent mille crève-la-faim!

Des tigres seraient moins enragés.

C'est l'écrabouillage fatal, inévitable.

C'est ce qui est arrivé à Moscou: en quelques heures plusieurs milliers de pauvres bougres ont été réduits en bouillie, piétinés, écrasés, déchiquetés.

Tant pis pour les petits et les faibles: y avait plus ni parents, ni amis!

Combien de victimes y a-t-il eu?

Jamais on ne le saura!

Au premier jour on avouait douze cents cadavres et voici que maintenant on annonce un minimum de 3.000... Et on ne dit pas tout!

Cherchez dans vos souvenirs: imaginez un cataclysme terrifique, - un télescopage de trains, un naufrage, la rupture d'une digue de Bouzey, un formidable coup de grisou, une inondation, un tremblement de terre...

Cherchez un cataclysme monstrueux, - et vous aurez bougrement de la difficulté à en dénicher un qui dégoûte en horreur le cataclysme de Moscou:

Le couronnement du tzar!

Vous croyez qu'à la nouvelle de ce désastre infernal, la rigolade a cessé illico?

Vous croyez que ça a suspendu les fêtes, que Moscou assombri et endeuillé n'a songé qu'à enterrer les morts et panser les blessés ?

Vous croyez qu'aux palais on a éteint les lampions, décommande les musiques et laissé les bouchons aux bouteilles de champagne?

La peau!

Le populo a peut-être pleuré, - mais non ses maîtres!

Le soir de la catastrophe, y avait grand gueuleton suivi de gigottage à l'ambassade française: le piment de la fête a été le souvenir de la catastrophe.

La chaude buée des chairs sanguinolentes donnait aux épaules des gottons de la haute un parfum sauvage qui fleurait bon et les parquets cirés paraissaient aux valseurs savonnés de cervelles de moujiks.

En rappelant qu'il y a un peu plus d'un siècle, une marmelade populaire arriva à Paris, au sacre de Louis XVI, les quotidiens bourgeois serinent qu'on aurait tort de voir un mauvais présage dans l'écrabouillage de Moscou.

Et pourquoi donc n'y verrait-on pas un mauvais présage?

Le tzar pense-t-il que son peuple va oublier les milliers de victimes tombées a son couronnement?

Qu'on n'objecte pas que la faute de la catastrophe ne remonte pas jusqu'à lui.

Taratata! S'il était reste couché, s'il n'était pas venu se faire couronner à Moscou il n'y aurait pas eu de marmelade humaine.

Y a là un inéluctable enchaînement de cause à effet.

Aussi, la catastrophe de Moscou va se répandre, légendaire, se colportant de bouche en bouche. Et les millions de moujiks qui jusqu'ici courbaient l'échine devant leur empereur vont relever les fronts.

Le «*Petit Père*» va leur apparaître sous un angle spécial.

Ce dieu vivant qu'ils adoraient de loin, auquel ils faisaient appel dans leurs continuelles misères, le tzar blanc, ils vont le voir désormais teinté de la pourpre sanglante de leurs frères écrasés dans la plaine de Moscou.

Et de partout monteront les malédictions!

**Émile POUGET.**  
*Le Père Peinard.*

-----